

Les facéties de Charles=Quint.

CHAPITRE I.

Un parrain inattendu.

Cette journée du mois de juin 1521 avait été étouffante, mais maintenant la brise du soir rafraîchit la nature, et fait ondoyer les blonds épis, parmi lesquels éclate le vermillon des coquelicots, à côté de la douce couleur bleue de sa compagne, le bleuet.

Le long de la grand' route, grise de poussière, un cavalier, botté et éperonné, s'avance, tenant par la bride son cheval qui le suit en boitant.

C'est un jeune homme de vingt ans à peine. Sa taille est élancée ; le visage est sympathique et aimable.

Le maintien, la démarche, tout l'extérieur, accusent cette confiance en soi-même, cette conscience de supériorité, cette attitude dégagée, qui dénotent immédiatement une haute position sociale.

Les vêtements sont ceux d'un gentilhomme, luxueux et élégants, mais sans grande recherche. Ils frisent la simplicité. Le poignard seul, pendu à un ceinturon de cuir, sur la hanche, a une poignée magnifique, rehaussée de pierreries, et la gaine est de métal précieux, ciselé artistement.

Pour jouir pleinement de la fraîcheur du soir, le jeune homme a ôté son riche chapeau de feutre, où s'enroule une longue plume ondoyante.

Ainsi, la tête découverte, éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, nous sommes à même de l'examiner en détail, ce que nous allons faire, car la figure en vaut la peine.

Le front est haut et noblement bombé ; le nez est bien formé et a quelque analogie de forme avec le bec du faucon ; une jeune barbe entoure le menton. La mâchoire inférieure est un peu large et prononcée, mais, au lieu de déformer le visage, cela lui donne un air de résolution et d'énergie. Les longues boucles châtain clair, qui dénotent l'homme du

Nord, et qui font ressortir cette beauté virile, pendent sur le col en fines dentelles de Bruxelles, qui couvre les larges épaules. Mais les yeux surtout, ces miroirs de l'âme, dénotent un caractère tout de bonté, mais aussi plein d'intrépidité et de fierté. Ils scintillent de la joie de vivre et semblent remplis d'une confiance immodérée dans l'avenir.

Il n'y a que la noblesse et l'autorité, la santé et la jeunesse, l'amour et la richesse qui peuvent donner de pareils regards.

Le malheureux, l'opprimé, le pauvre, l'attristé et le malade n'élèvent pas de cette façon la tête vers l'azur des cieux.

Le jeune homme a atteint le coude du chemin. Il s'arrête et laisse aller ses regards sur les champs féconds, d'où s'élève le cri des cigales, et qui semblent rêver dans la gloire de ce soir de juin.

Il contemple, avec une fierté de dominateur, ces plaines fertiles et comme involontairement ces paroles lui échappent :

— Oh ! Mon Brabant chéri et idolâtré, tu es bien le plus beau fleuron de ma couronne !

Personne n'est là pour lui donner la réplique, mais le cheval fait entendre un bref hennissement et secoue impatiemment la tête.

Cela fait sortir le voyageur de sa courte rêverie.

Il s'approche allègrement de l'animal.

— Oui, je t'ai bien entendu ! dit-il joyeusement à la jument, en lui flattant de la main l'encolure et la crinière. Tu trouves que le voyage manque de confortable, n'est-il pas vrai ? Tu t'es blessé au pied et tu rêves de la litière fraîche et du ratelier bien rempli de l'écurie. Tu n'as qu'à te consoler, tout comme ton maître, car comme toi je ne sais où nous passerons la nuit. Ah ! je vois approcher là-bàs un être humain, nous allons savoir où nous sommes.

En effet, un paysan était sorti d'un champ de blé, ses outils sur le dos, et s'avancait lentement vers la grand' route.

— Eh ! l'ami ! lui cria le jeune homme, où suis-je donc ici ?

— Vous vous êtes égaré, camarade, répondit le campagnard, prenant le jeune homme pour un simple cavalier de l'armée.

— Complètement.

— Où allez-vous ?

— A Bruxelles, l'ami.

— Et vous devez être là encore aujourd'hui ?

— Est-ce loin d'ici ?

— Eh, eh ! je ne saurais pas dire cela exactement, mais, avec votre cheval boiteux vous n'y arriverez pas avant demain matin.

— Où suis-je ici ?

— A Mont Saint-Jean, camarade. Vous voyez cette forêt là-bàs ? Quand vous l'aurez traversée, le village est à deux portées d'arbalète.

Nul ne saura jamais à combien les paysans évaluent une portée d'arbalète. Le jeune homme était sans doute de cet avis, car il sourit et dit :

— Je suis donc sur la bonne route ?

— Assurément, camarade.

— Je vous remercie pour le renseignement ! Et allongeant quelque peu le pas, le voyageur s'éloigna dans la direction du bois, qui se perdait déjà en une vague pénombre.

Quand le jeune homme eut traversé le bois, et quand les champs se présentèrent de nouveau devant lui, le soir était tombé complètement.

Cheval et cavalier étaient fatigués tous deux. Ils s'arrêtèrent devant une maisonnette. Les murs étaient d'argile et le toit de chaume, mais il n'y avait pas de choix à faire, et le principal était de trouver de quoi se mettre à couvert.

Devant la misérable demeure un homme était occupé à faire des balais, en chantant à tue-tête :

*Un chevalier traversait la forêt,
Santio !*

*Son écuyer le suivait
Le long de l'étroit sentier.*

*Santa, santa,
Santio !*

— Vous semblez être de bonne humeur, l'ami, dit le jeune en s'approchant du paysan.

— De bonne humeur et pas de bonne humeur, messire ! Un oiseau chante tant de richesse que de misère. Votre cheval boite, dirait-on.

— Oui, et ce qu'il y a de plus grave, c'est que nous mourons tous deux de fatigue.

L'homme lâcha son balai et se leva. C'était un homme de quelque quarante-cinq ans, le visage basané par le soleil ; il était de taille plutôt petite, mais il semblait solidement bâti et ses yeux étaient malicieux.

— Alors il faut entrer, camarade ! dit-il d'un ton dégagé. Car le village est bien à trois portées d'arbalète.

Depuis que le jeune homme avait traversé la forêt, le nombre de portées d'arbalète, au lieu de tomber à une seule, était monté à trois.

— J'accepte votre offre si gracieuse, dit le cavalier.

— Entrez, Messire, ma hutte n'est pas un palais, mais vous n'êtes pas roi non plus, eh ! dit-il en riant. Jeannot est un pauvre hère, mais il vous offre l'hospitalité du bon cœur.

— Et mon cheval ? dit le cavalier.

— Viens ici, mon petit, dit le paysan, en prenant le cheval par la bride. J'ai là quelque chose qui t'ira. J'ai une provision de trèfle frais. Tu n'as qu'à en avaler une mesure ou deux. Bien qu'il fasse obscur, tu sauras en apprécier la qualité. Tu sentiras et tu goûteras bien que c'est de la bonne marchandise.

Le paysan enfonça un pieu dans le champ de trèfle, y attacha la bride, et tandis que la jument paissait, il s'en revint près de son hôte inattendu.

— Entrez, mon ami, entrez, dit le paysan, poussant le jeune homme devant lui.

Tout juste à ce moment un petit enfant se mit à pleurer et à crier.

— C'est mon fils, dit-il, le plus jeune, il nous est tombé avant-hier soir dans les bras. Attendez, je vais faire de la lumière... Mariez-vous, les gars. La misère finira bien !...

Le jeune homme ne distingua pas grand' chose dans la cabane, plongée déjà dans l'obscurité.

Il entendit une voix faible qui disait :

— Voici la boîte à mèche, Jean.

— Merci, Toinon... Ah ! voici la chandelle... Nous allons y voir !... Bientôt la petite flamme brilla et éclaira la cabane.

Une femme, de près de quarante ans, était étendue dans une alcove ; un berceau de bois à côté d'elle, où se trouvait un poupon, qui crispait continuellement les poings et fermait les yeux si fort que toute la petite figure se ridait, comme s'il voulait témoigner du peu d'empressement qu'il mettait à faire son entrée dans le monde. C'était là l'annonce d'un nouvel accès de pleurs.

— Donnez-lui à boire, femme, il cessera de crier de cette façon là. Mariez-vous, les gars ! Asseyez vous, l'ami !... Voilà ma femme, qui me donna avant-hier cet héritier... C'est le septième. Qu'ils viennent !... Mais



quand je ne pourrai plus en nourrir il ne m'en faudra plus. Le voyageur suivait des yeux cette scène familiale, tandis que l'homme atisait le feu de lâtre et pendait une marmite au-dessus de la flamme claire.

Après cela, il se planta devant son hôte.

— Il est sans doute descendu dans vos talons ?

— Qui ça ?

Le paysan se mit à rire :

— Mais votre estomac ! Vous êtes affamé, sans doute ?

— Ah, c'est là ce que vous voulez dire. Oui, il m'est descendu dans les talons, fermier !

— Fermier ! répéta le bonhomme en riant. Fermier de cent acres de clair de lune ! Appelez moi Jean... ou Jeannot !... Etes-vous au service de Charlot ?

— Qui est-ce ?

— Mais notre jeune roi... ou plutôt notre empereur, car il paraît qu'on l'a déjà fait empereur !

L'étranger rit de bon cœur.

— Oui, dit-il, je suis au service de Charlot, tout à fait.

— Hm !... continua Jean pensif ; une assiette de soupe aux lentilles, avec un croûte de pain, ne vous plaira pas beaucoup, sans doute.

— Bah ! mais oui ! Esaü a bien vendu son droit d'ainesse pour pareille assiette !

— Oui, le curé m'à dit cela aussi. Mais je ne parviens pas à m'expliquer la prédilection de cet Esaü pour la purée de lentilles. Je préfère le sanglier.

— Je vous crois, Jean, mais on ne pourra pas se procurer cela ici.

— Eh... eh !... Mais vous êtes au service de Charlot !

— Donne le seulement, Jean, dit un voix de femme sortant de l'alcove, monsieur n'en dira rien.

— Silence, Toinon !... Parler te fatigue et tes paroles pourraient me mener au gibet. Qui donnera alors à manger aux petits ?

Et se tournant vers l'étranger :

— Ecoutez un peu, l'ami, vous m'avez l'air d'un bon garçon. Pouvez-vous vous taire ?

— On ne m'a jamais mis à l'épreuve.

— Dans la forêt on trouve parfois des sangliers qui détruisent tout mais que ces beaux messieurs de la cour viennent tuer et manger. Nous ne pouvons y toucher sous peine de mort.

— Oui, je le sais.

— Vous me trahiriez, si je coupais le cou à un de ces petits animaux ?

— Assurément non ! mais il fait sombre et on n'abat pas un sanglier comme on tord le cou à un poulet.

— Silence, l'ami, silence, taisez-vous et vous vous régalez !...

Et, se penchant vers lui, il lui murmura à l'oreille :

— Il est dans la cave !

— Qui ?

— Le sanglier !

— Ah !

— Et dans le vinaigre ! Bercez un peu le petit. Je vais le chercher. Mais... Silence !

Le jeune homme semblait s'amuser beaucoup de sa singulière aventure et se mit en effet à bercer le poupon, jusqu'à ce que Jean s'en revint avec un grand pot.

Il en ôta le couvercle et, le tenant près de la lumière :

— Regardez moi ça ! Je suis sûr que vous n'en avez jamais mangé, bien que vous soyez de la cavalerie.

— En effet, ça m'a l'air exquis.

— Je le crois bien. C'était un jeune sanglier, mais il était lourd comme une vache.

Il donna à l'étranger une fourchette et un morceau de pain.

— Attaquez ! dit-il d'un ton jovial. Bon appétit, mon garçon ! vous n'en avez pas tous les jours, prenez en maintenant tant que vous voulez ! Ma femme ne peut rien en prendre, il n'y a pas de dommage.

Et, après voir rempli un verre de bière pour chacun, il prit un grand morceau de viande du pot et le découpa sur son pain.

L'étranger, dont l'appétit était aiguisé par la longue promenade, fit réellement honneur au plat.

La bière et la bonne chère firent que Jeannot devint encore de meilleure humeur, si possible.

Et pendant qu'il rongeait un grand os, si bien que la sauce et la graisse coulaient sur son menton, il dit, en regardant son hôte inconnu d'un air malicieux et goguenard :

— Si Charlot savait cela, mon cher, cela me coûterait la tête.

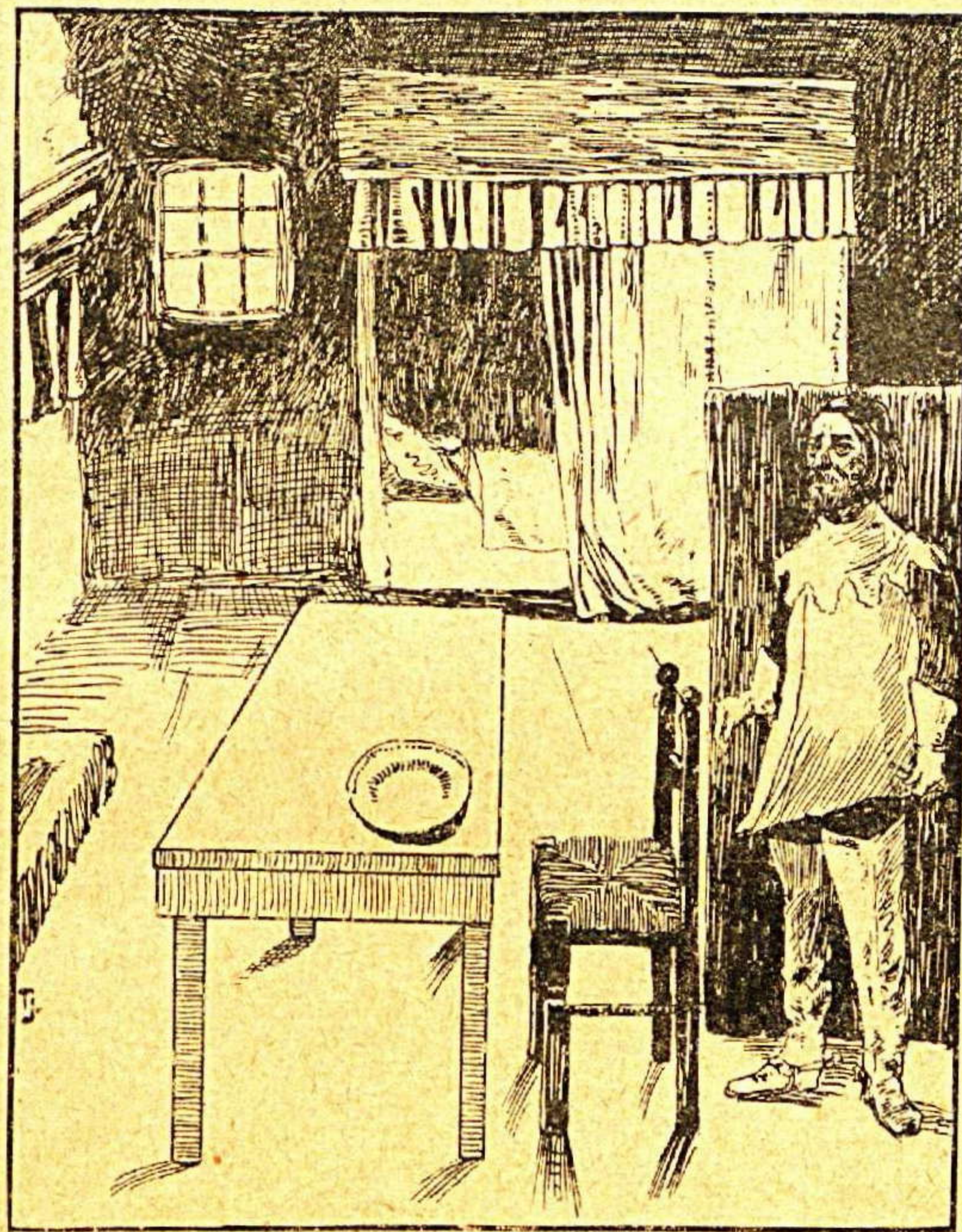
L'étranger rit de bon cœur à ces paroles.

— Ne lui en dites rien, poursuivit Jean.

— Soyez tranquille, je ne lui en dirai rien, mais vous !

— Eh, eh ! oui, oui ! je me condamnerais moi-même à la potence. Dans tout le village, mon ami, je ne connais personne, hormis ma femme et moi, qui sache ce petit animal dans ma cave ! Je voudrais bien voir Charlot, pourtant ?

- Oui ?
- Je donnerais beaucoup pour celà... bien que je ne possède rien. Est-ce que vous l'avez déjà vu ?
- Je le vois tous les jours !
- Oh ! oh ! dit Jeannot, joignant les mains d'étonnement : Alors vous lui avez déjà parlé ?
- Comme à moi-même !
- Oh ! oh ! oh ! dit le paysan en regardant le jeune homme avec admiration. On dit que notre Charles est un assez bon garçon, hein ?
- Dit-on celà ? Je suis persuadé que celà lui fait grand plaisir !
- C'est un Flamand, eh ? Il ne peut souffrir ces perfides Espagnols.
- Il préfère ses compatriotes, celà est certain.
- Mais oui, il est né à Gand ! Voyez-vous, moi, je suis partisan de l'empereur ! Pourvu qu'il n'aille pas se battre !
- Se battre !... avec qui ?...
- Mais, j'ai entendu dire qu'en France il y a aussi un jeune roi sur le trône, qui ne peut souffrir que l'on ait fait notre Charles empereur d'Allemagne.
- Il y a du vrai là dedans.
- Quoi que mon fils aîné soit à l'armée, je voudrais bien voir notre empereur donner une solide raclée à ce Français.
- Avez-vous un fils dans mon armée ? dit l'étranger.
- Pas dans la vôtre, l'ami, dit Jean en riant. Dans celle de Charlot.
- Oui, c'est ce que je veux dire.
- Oui, mon Pierre, qui va avoir vingt ans, a été incorporé. Et il m'était si utile !
- Comment celà se fait-il ?
- Mais, camarade, celà m'est venu, comme tous les autres ennuis, par le signor Contreras, qui est maître au village.
- Ah !
- Oui, Charlot devrait savoir cela, car il est bon, mais ce sont ces gentilshommes qui ne valent rien, surtout les Espagnols.
- Mais signor Alonzo Contreras....
- Vous le connaissez, à ce que je vois.
- J'en ai entendu parler. Que vous a-t-il fait de mal ?
- Voyez-vous, mon ami... Mais je jase trop ; bah ! vous m'avez l'air



d'un bon garçon et vous vous taisez. Cela soulage de pouvoir raconter ses peines, et de pouvoir parler sincèrement. Ce Contreras n'a pas volé son nom, car il fait tout ce qui lui est possible pour être *contraire* et pour ennuyer les gens. Il a obligé mon fils d'aller à l'armée ; il loge ses hommes chez nous, et nous devons leur donner à manger ; il nous oblige de lui servir de rabatteurs ; il met la main sur le meilleur de notre blé, que nous devons aller battre chez lui et porter dans ses greniers ; ses champs sont labourés, fumés, ensemenés et le blé fauché par nous, sans qu'il nous paie autrement que par des rebuffades. Si nous cuisons du pain, il lui faut un dernier ; si nous abattons un veau ou un porc, il lui faut les meilleurs morceaux ; je ne puis couper de rameaux à balai qu'à condition de lui payer deux sols par semaine.

Les yeux du jeune homme lancèrent des éclairs.

— Mais c'est injuste, cela ! c'est de l'extorsion !

— Oui, l'ami, mais pourtant il en est ainsi.

— Pourquoi ne vous plaignez-vous pas auprès de l'Empereur ?

— Qui fera cela ? Ces grands seigneurs vous empêchent de l'approcher.

Et qui oserait le lui dire ?

Le jeune homme resta plongé en de sombres pensées.

On pouvait lire l'indignation sur son noble visage.

— Par Saint-Georges ! cela finira ! dit-il.

— Oh ! camarade ! ne pensez pas à cela ! Il n'y a rien à faire contre ces grands seigneurs. C'est la lutte du pot de terre contre le pot de fer. Tant que nous avons du pain... Mais voyez-vous, voilà mon septième dans le berceau. Mariez-vous, les gars ! la misère finira bien !

— Où sont vos autres enfants, mon ami ?

— Ils dorment là haut. Ils ont huit, dix et onze ans. Un fils de seize ans doit garder les chevaux de Messire Contreras. Il ne gagne pas un sol et je dois l'habiller. Ma fille de dix-sept ans est cuisinière chez... Messire Contreras. En voilà cinq, le fils que j'ai à l'armée fait six et le petit au berceau fait sept. Si mes deux fils et ma fille étaient ici, je n'aurais pas la charge de trois enfants, d'une femme malade que je dois veiller moi-même, et d'un poupon, au lieu d'aller vendre des balais. Le bon Dieu sait où me trouver, croyez-moi.

Le jeune homme s'était levé et s'était approché du berceau.

— Comment s'appelle ce gentil petit ? demanda-t-il à la mère.

— Il n'a pas encore de nom, Monsieur, il ne sera baptisé que demain.

— Ah ! cela me fait plaisir !

— Pas à moi ! ricana le paysan.

— Et pourquoi pas, mon ami ?

— Mais je n'ai pas de parrain pour le petit malheureux et je ne sais qui prendre.

— Je serai le parrain de cet enfant et crois moi, Jean, ce petit fera votre bonheur.

— Mais oui, camarade. Une fois qu'ils sont là on les aime et on ne voudrait pas en être dépourvu. Et voulez-vous être parrain ? Voyez-vous, mon ami, sincèrement parlé, cela me fait plaisir. Vous m'avez l'air d'un bon garçon et vous savez que l'on dit que les filleuls ont le caractère de

leur parrain. Mais en ce cas vous restez mon hôte jusqu'à demain après-midi, car c'est demain à 4 heures que le baptême a lieu.

— Non, je profiterai avec plaisir de votre hospitalité pour cette nuit, mais demain matin, j'espère que mon cheval sera guéri. Je pense partir pour Bruxelles aux premières lueurs de l'aube, mais à 4 heures je serai chez vous.

Jeannot remercia bien fort l'étranger de sa complaisance.

— Mais comment allons-nous appeler le petit, demanda-t-il ? Quel est votre nom, l'ami ?

— Bah ! appelons le comme l'empereur !

— Charlot ?

— Mais oui ! pourquoi pas ?

— Mais oui, oui ! dit Jean enchanté. Charlot ! il doit s'appeler Charlot !

L'étranger prit l'enfant hors du berceau, l'éleva en l'air et dit :

— Mon cher petit, je vous prends sous ma protection ; vous ferez le bonheur de vos parents et de tout le ménage.

A son tour, Jeannot prit l'enfant dans ses bras.

— Eh, Charlot ! cria-t-il ! tu t'appelleras comme notre roi et empereur bien-aimé. Et vois un peu, petit Charlot ! quel beau parrain t'es tombé du ciel.

Et, sautant avec le petit autour de la chambre, il se mit à chanter :

Ne verse plus à boire, ma mère !

Ne verse plus !

Le roi est gris !

Ne verse plus à boire, ma mère,

Ne verse plus !

La mère pleurait de joie et l'on entendait ses sanglots retentir dans l'alcove.

— Voilà des gens extrêmement pauvres, murmura l'étranger à part soi. Ils sont opprimés et extorqués de tous côtés, mais je n'ai jamais rencontré dans un palais quelconque tant de bonheur et de calme d'âme.

Le paysan alla chercher le cheval dans le champ de trèfle pour lui donner un asile, pour la nuit, dans la grange, où des rameaux coupés s'entassaient.

Le jeune homme regardait la flamme d'un air rêveur.

Il se trouvait là dans une cabane aux murs d'argile, et il y éprouvait des sensations qu'il ne soupçonnait pas.

Il pencha la belle et noble tête et passa le main dans ses boucles blondes comme s'il voulait se débarrasser d'un poids imaginaire — peut-être d'une couronne !

Pendant qu'il était étendu sur une dure couchette, sous un toit de chaume, tout le palais impérial, à Bruxelles, était sens dessus dessous : Sa Majesté Charles-Quint, maître d'une partie de la terre, le souverain le plus puissant du monde, n'était pas rentré.

Des diplomates, des ministres, des généraux et des princes veillèrent toute la nuit, supposant ce qui pourrait se passer si un malheur était arrivé à Charles-Quint, roi d'Espagne, comte de Hollande et de Zélande, prince des Pays-bas, couronné le 20 octobre 1520, roi des Romains, empereur d'Occident, et qui à vingt ans portait la couronne de Charlemagne !

S'il était arrivé malheur au jeune prince l'Europe serait mise à feu et à sang !

Le lendemain matin le jeune homme se leva de grand matin, mais pourtant son hôte était déjà au travail.

Il faisait la toilette du cheval de l'étranger.

Le faiseur de balais eut à peine entrevu le jeune homme qu'il lui cria :

— Ah ! camarade ! déjà debout ! Si tôt !

— Et vous donc, patron ? Mais mon ami, ne vous fatiguez donc pas pour mon cheval, on s'en occupera bien à Bruxelles !

— Il doit être beau avant de partir d'ici. Son pied est guéri : voyez, la bête ne boite plus.

— Voilà une bonne nouvelle ! répondit le jeune homme, et, jetant un regard autour de lui :

— Qu'il fait bon vivre ici !

En effet, le matin était splendide.

Le bois voisin résonnait du chant des oiseaux, tandis que l'alouette planait au-dessus des champs de blé.

— Oui, s'il y avait seulement un peu plus de rameaux à balai, répon-

dit Jean qui ne se préoccupait pas beaucoup de la poésie du matin.

— Ou si vous étiez débarrassé de ce Contreras ! dit en riant le jeune homme.

— Vous pouvez bien dire celà, mon ami ! Si ce type devait quitter le village, tous les habitants y respireraient plus à l'aise.

Le cheval fut bientôt sellé.

Le voyageur prit congé de la mère de famille, mais dut manger du pain, des œufs et boire du lait avant de pouvoir partir.

Il prit alors Charlot de nouveau du berceau, en disant d'un ton amical :

— A tantôt, mon cher petit. Ton parrain n'oubliera pas son filleul.

— A cette après-midi, donc ! dit Jeannot.

— A quatre heures précises.

— Vous pouvez compter sur moi comme sur la parole de l'empereur lui-même.

Un double « Au revoir ! » retentit, tandis que le cavalier enfonça ses éperons dans le flanc de son cheval et se dirigea à toute allure vers la grand' route de Bruxelles.

Le paysan le suivit un instant du regard en murmura alors :

— Un bon gars !

L'étranger disparut bientôt au loin, pendant que les nuages de poussière grise que les pas du cheval faisaient s'élever, tourbillonnaient encore sur la chaussée.

Le paysan rentra dans la chaumière, qui n'était en somme qu'une hutte d'argile. Il éveilla ses enfants qui dormaient encore dans une soupente.

— Debout, les gars ! L'alouette est déjà fatiguée de chanter, et vous êtes encore au lit, poursuivit-il. Le lait vous attend déjà. Vite ! alors vous pourrez encore embrasser le petit frère, il rit que le berceau en tremble.

Il avait débité toute cette tirade d'un ton qu'il tâchait de rendre aussi joyeux que possible, car il savait qu'il n'y a rien de plus désagréable d'être enlevé brutalement aux doux rêves de l'enfance pour retomber dans la réalité, surtout quand cette réalité est triste et dure, comme pour les pauvres gens.

Les enfants descendirent bientôt, la figure animée et riante ; chez les gens riches on n'en aurait pas vus beaucoup qui dénotaient de tant de santé et de contentement. Ils embrassèrent leur mère et regardèrent avec

intérêt leur petit frère, qui suçait goulement le sein de la mère.

— Et savez-vous comment votre frère s'appelle ? demanda Jean.

— A-t-il déjà un nom, père ?

— Oui, il s'appelle Charlot.

— Est-il déjà baptisé ?

— Non, on le baptisera cette après-midi, et voilà pourquoi il faut vous hâter d'avoir fini avec votre travail aux champs, car cette après-midi nous allons boire de l'hydromel⁽¹⁾ et nous mangerons du pain blanc et une omelette au jambon et nous ne travaillerons pas.

Les enfants tirèrent de grands yeux en entendant nommer toutes ces bonnes choses.

— Oui ! dit Jean, d'un air joyeux, et il vient un beau monsieur de la ville.... qui est à cheval et qui a déjà parlé à l'empereur Charles-Quint ! Et tout cela pour Charlot !

Ce furent maintenant des rires sans fin qui fusèrent des lèvres roses des enfants, qui se hâtèrent pour avoir bientôt fini du travail aux champs.

Quand les trois bambins eurent disparu, Jean se mit à nettoyer l'habitation.

— Jean, lui dit sa femme, qu'allons nous faire avec le loyer ? Je ne suis pas tranquile.

Un trait soucieux se dessina sur la figure du fermier.

— Ne t'inquiète pas de cela, Toinon, nous passerons bien ce moment difficile, comme toujours.

— J'ai pourtant de mauvais pressentiments, Jean.

— Ne te rends pas malade à force de réfléchir à cela ; nous ne pouvons pourtant pas l'impossible. Le bon Dieu nous envoie l'un enfant après l'autre ; il est à espérer qu'il pensera à les nourrir ; nous faisons de notre mieux.

— Assurément, Jean, mais j'ai peur de Messire Contreras.

Ce nom sonna désagréablement aux oreilles du fermier.

On voyait que ce nom suffisait à lui faire perdre sa bonne humeur.

Ce nom ne signifiait jamais grand chose de bon.

Mais Jean devait avoir du courage pour sept, il était mari, père de famille, il avait charge d'âme.

— Oh ! dit-il, on ne peut écorcher un caillou et quoique nous soy-

(1) Boisson faite avec du miel et de l'eau. Nos pères en buvaient beaucoup.

ons un peu en retard pour notre terme, il ne sera pas si grand tigre de nous jeter à la porte.

— Tu sais qu'il n'a pas de cœur !

Le sang monta à la tête du paysan et, surexcité, il poursuivit :

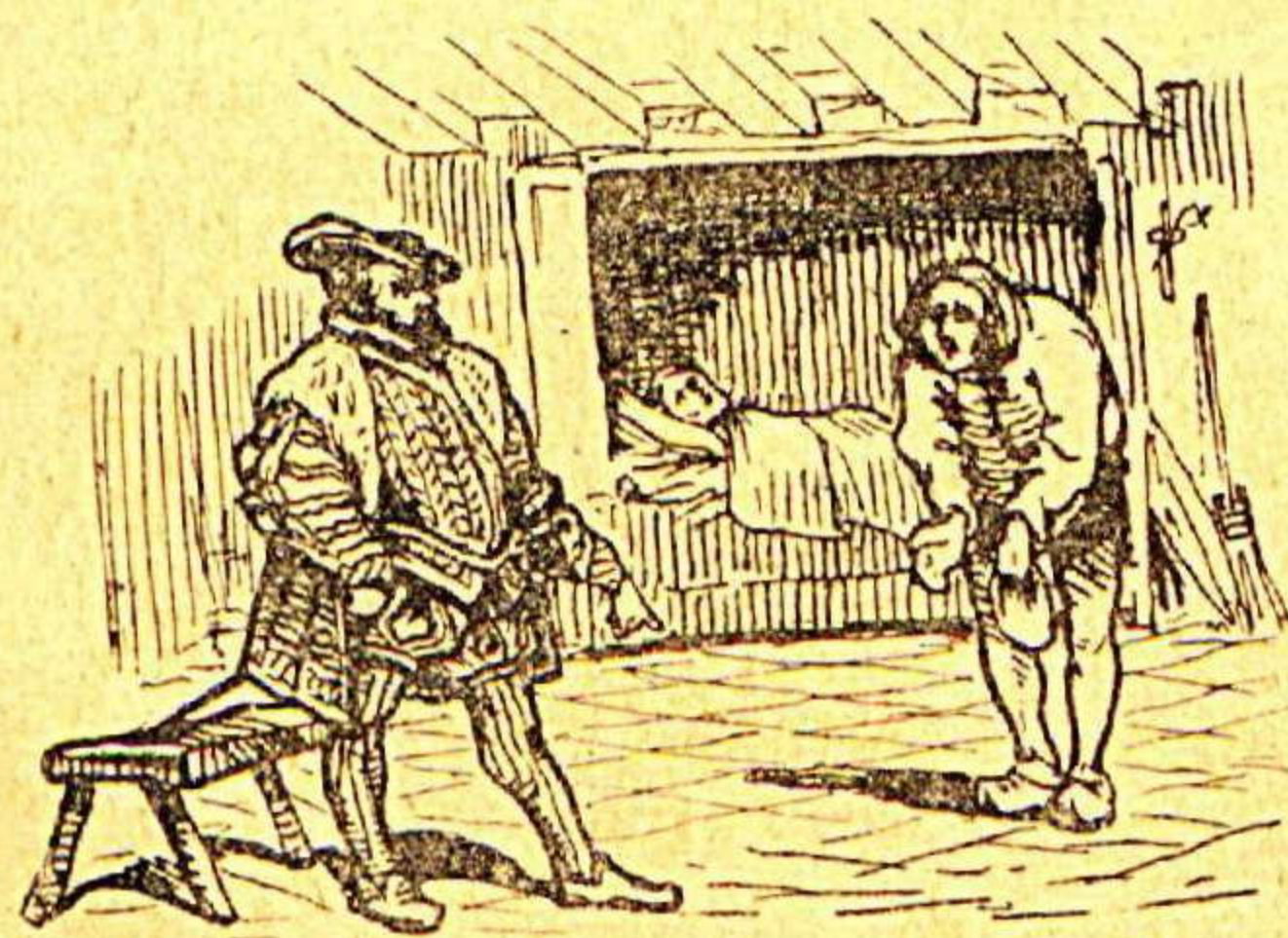
— Que pouvons-nous y faire, femme ? N'avons-nous pas donné à cet ours tout ce que nous avons ? Il a nos deux enfants pour le servir, alors qu'ils étaient en âge de se rendre utiles. Vois un peu, Gertrude a dix-sept ans, elle pourrait t'aider dans le ménage, et serait ta garde malade maintenant, tandis que Louis pourrait m'accompagner pour couper des rameaux et m'aiderait à faire des balais. Le loyer serait vite gagné et au surplus nous ne serions pas obligés de vivre d'une façon si économique.

— Et notre Pierre qui est soldat ! soupira la femme.

— Oui, cela, cet ogre de Contreras nous l'a fait aussi. Mais, au nom du ciel, Toinon, ne te laisses pas abattre par là. Tu n'es déjà pas des plus fortes et si tu vas te torturer dans l'état où tu es, tu ne saurais pas résister. Que ferions-nous alors ? Si je devais te perdre ce serait bien plus grave. Bah ! bah ! de meilleurs temps viendront quand le diable mourra, mais il n'est pas encore malade.

A ce moment, la porte s'ouvrit violemment.

— Quand on parle du diable on voit sa queue, dit Jean après avoir jeté un regard sur le nouvel arrivant.



Le malheureux faiseur de balais laissa tomber le seau qu'il tenait dans ses mains, tant il était ému.

Sa femme devint pâle comme une morte, dans son lit, tandis que l'enfant se mettait à pleurer.

Au milieu de la maison pauvre, mais propre, se tenait le signor Contreras.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, à la figure apoplectique, aux cheveux d'ébène qui commençaient à grisonner aux tempes.

Le regard était dur et orgueilleux.

Jean, tout décontenancé, ôta sa casquette et dit :

— Bonjour, Signor.

Celui-ci grommela quelque chose entre ses dents, qui pouvait passer tout aussi bien pour une malédiction que pour un salut.

Il jeta un regard aigu sur l'alcove.

— Vous êtes encore couchée, paraît-il ! vociféra-t-il, et dans ses mots on pouvait saisir un blessant reproche. Il accusait la malheureuse de paresse !

Les yeux de Jean lancèrent des éclairs et il dut se mordre la lèvre pour se maîtriser et ne pas jeter cet insolent butor à la porte.

— Ma femme est accouchée d'avant-hier, dit-il. Sinon nous sommes toujours au travail avant l'aurore.

Signor Contreras défit son ceinturon, qui retenait une longue rapière, et se laissa tomber lourdement sur la chaise qui se trouvait le plus près de lui.

— Je viens m'informer si vous êtes d'avis de payer votre fermage ; vous savez que le terme est échu depuis plus de quinze jours.

La femme tremblait dans son lit pendant que Jean tournait et retournait fébrilement sa casquette dans ses mains.

— Je le sais, Signor, nous sommes arriérés. Mais ce n'est pas de notre faute.

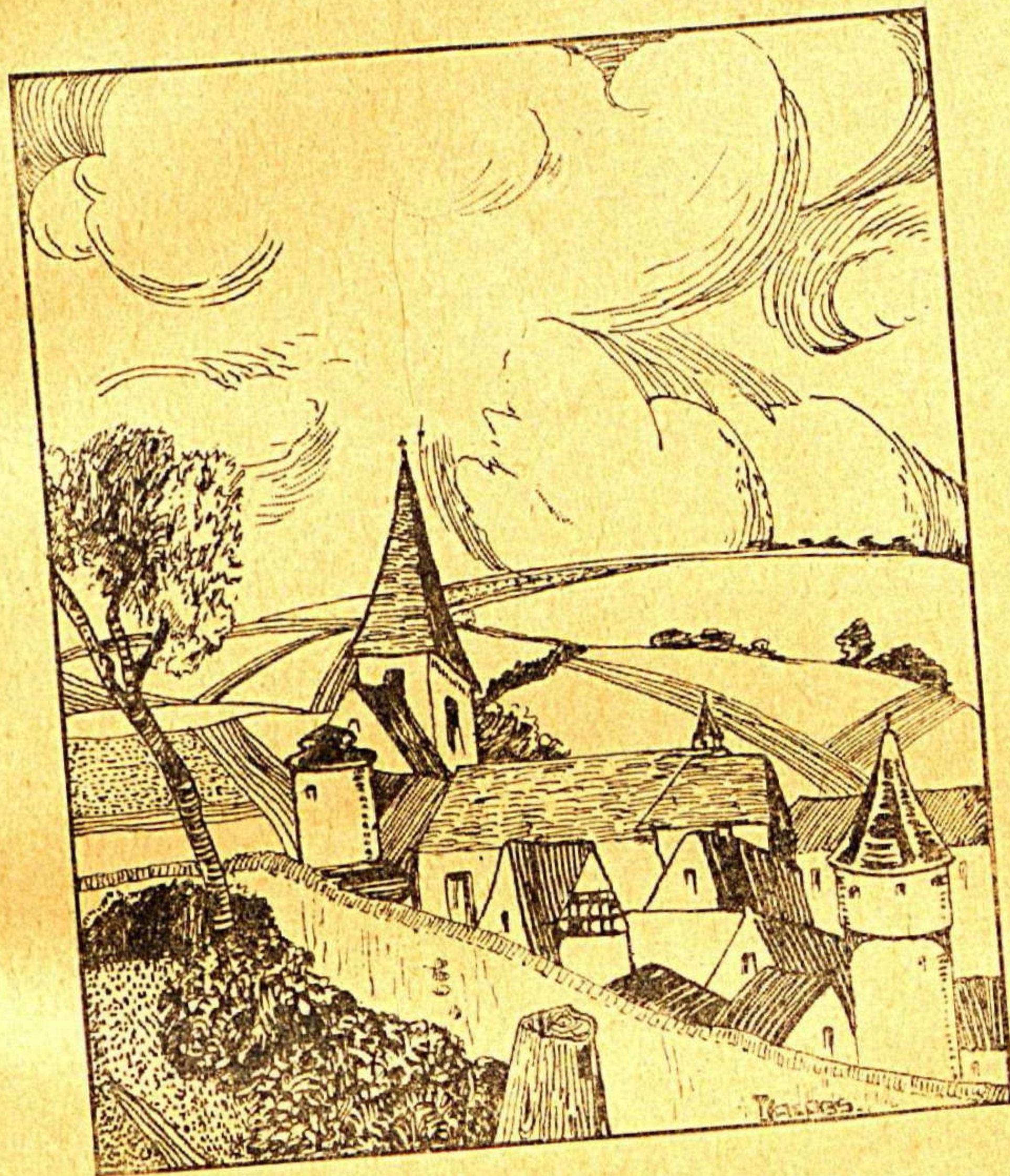
— Cela est vite dit, et c'est très commode, répondit rudement Contreras en desserrant son pourpoint de velours pour être plus à l'aise.

— Vous savez pourtant, Signor, que nous faisons tout ce que nous pouvons ?

— Je ne sais pas cela. Sinon vous me paieriez. Je suis las d'attendre.

— Nous vous avons donné tout ce que nous pouvions, Signor, sitôt que ma femme pourra de nouveau se lever et que les fruits des champs seront mûrs, je puis vous promettre que l'arriéré sera bientôt payé.

— Des paroles, ce ne sont pas des oboles, comme on dit ici, en cet infâme pays. Pour une fois, je dois donner raison à vos compatriotes.



« Infâme pays ! pensait le paysan. Pourquoi venez-vous alors le mettre en coupe réglée, bandits espagnols ! Infâmes étrangers, plutôt ! »

Mais il n'osait, il ne pouvait exprimer sa pensée, et il devait subir, sans protester, une pareille humiliation.

— Avez-vous l'intention de me payer, oui ou non ! hurla l'impitoyable Espagnol.

— Assurément, Signor, assurément !

— Mettez les écus sur la table. Encore un coup, je suis las d'attendre !

— Je n'ai pas d'argent pour le moment, répliqua Jean.

Signor Contreras soufflait continuellement, de sorte que ses grosses joues enflaient encore.

— Pas d'argent, répéta-t-il ! Vous n'avez pas d'argent ! Et je devrais me contenter de cela ! Non, l'ami, cela ne va pas ainsi.

La femme s'était mise à sangloter dans son lit.

Le faiseur de balais alla vers elle et, lui prenant la main, lui dit :

— Ne pleures pas, Toinon, ne pleures pas. Tu te rendras malade.

Et, se tournant vers l'Espagnol, il poursuivit :

— Signor, je vous en conjure, ayez pitié de ma femme. Vous voyez, elle vient d'avoir un enfant, elle est faible, si faible !... Revenez, je vous en prie, dans quinze jours... je ferai ce que je pourrai. Vers cette époque j'aurai vendu assez bien de fruits et de légumes ; je pourrai peut-être vendre quelques balais et nous pourrons vous payer. N'avons-nous pas toujours donné tout ce que nous pouvions, plus que nous ne pouvions, quoique les temps n'étaient guère favorables ?

L'Espagnol frappa impatiemment le sol de sa botte éperonnée.

— Vous parlez bien, comme tous les mauvais payeurs ! cria-t-il. Je veux mon argent, et je l'aurai ou sinon... dehors !

Ces [mots frappèrent le malheureux petit fermier comme autant de coups de fouet.

Lui, qui au début, s'était abaissé et avait répondu humblement, il leva la tête.

— Signor, dit-il, vous croyez peut-être qu'il y a du mauvais vouloir de notre part. Cela vous met de mauvaise humeur. Si vous vouliez réfléchir un moment, vous serez persuadé que tel n'est pas le cas. De mes trois enfants qui pourraient gagner quelque chose, il y a en a deux à votre service ; vous avez envoyé notre fils aîné à l'armée ; ma femme ne manque pas de courage, mais dans sa situation il lui est impossible de faire le ménage. J'ai envoyé mes trois plus jeunes enfants aux champs pour récolter des pois et pour sarcler, mais pour le moment je ne puis gagner beaucoup...

— Des mots ! des mots ! hurla l'Espagnol. Vous avez la langue bien pendue et voilà tout. Aujourd'hui, avant midi, je dois avoir l'argent ou je vous fais jeter à la rue. Est-ce compris ?

A ces mots Messire Contreras se leva.

La femme avait poussé un cri et était tombée sur le lit, évanouie.

Un nuage couvrit les yeux de Jean. Il sentit ses tempes battre violemment et ses oreilles bourdonner, et pendant qu'il serrait convulsivement les dents, il regarda le grand couteau à pain qui se trouvait sur la table.

Une fureur indescriptible s'était rendue maître de lui.

Il allait prendre le couteau et le plonger dans les flancs du bandit inhumain....

L'enfant, tombé du sein de sa mère évanouie, se mit à pleurer....

Ces pleurs sauvèrent la vie du monstre !

Jean fit un effort inouï pour se contenir et dit alors :

— Signor, vous ne serez pas si cruel. Vous ne me mettez pas à la porte avec ma femme malade, mon nouveau-né et mes trois malheureux petits enfants. J'ai labouré les champs et je les ai arrosés de ma sueur. La moisson s'annonce bien ; les fruits vont mûrir... je vais être récompensé de mon labeur et c'est maintenant que vous me chasseriez de ma terre, pour me mettre dehors, sans le moindre abri.... Non, cela, vous ne le ferez pas ! Ce serait trop injuste !

— Vous paierez ou vous partirez ! Voilà mon dernier mot ! hurla le monstre.

— Signor, je vous prie, je vous implore ! cria le malheureux fermier, qui pensait à sa femme et à ses enfants. Voyez, Signor, je m'agenouille devant vous, mais laissez moi demeurer ici ! Je porterai tous les fruits de mon verger et de mes champs chez vous ; je porterai même toute ma moisson dans vos granges, mais ne nous chassez pas !

L'Espagnol contempla avec une joie féroce le malheureux agenouillé devant lui.

C'est cela qu'il voulait !

C'était un symbole de la patrie, gémissant sous l'oppression étrangère. Mais le cœur du bandit n'était pas à remuer.

Sa résolution était prise avant même qu'il n'entrât.

— Vous paierez ou vous en irez ! répéta-t-il brutalement. C'est mon dernier mot. Il y a assez de bons travailleurs au village qui méritent plus que vous une ferme comme celle-ci. Mon garde-chasse en cherche depuis longtemps une comme celle-ci. D'ailleurs vous habitez trop près du bois ici et....

Contreras s'arrêta un moment.

— Et, poursuivit-il alors, je sais qu'il disparaît un sanglier de temps en temps... J'y ai déjà pensé... vous méritez le gibet... Si je n'ai pas l'argent avant midi, vous pourrez chercher ce soir où vous trouverez un asile.

A ces mots, il remit son ceinturon et marcha vers la porte.

— Un délai de huit jours ! implorait le paysan.

— Non, grommela l'Espagnol en enjambant le seuil.

— Dieu vous punira et nous vengera ! dit le paysan, en s'affalant, brisé d'émotion, sur une chaise.

Signor Contreras avait entendu ces dernières paroles et il fit entendre un ricannement moqueur, en s'éloignant.

Le paysan resta regarder quelques instants dans le vide, ne sachant pas s'il rêvait ou s'il veillait et brisé par l'énormité de la catastrophe qui le frappait.

Mais bientôt son courageux naturel reprit le dessus.

Il alla vers le lit de sa femme et mouilla les tempes de celle-ci avec du vinaigre.

La femme soupira profondément et revint à elle.

Elle regarda quelques instants autour d'elle d'un air hagard, et puis, se souvenant de tout, elle éclata en sanglots convulsifs.

— Allons, Toinon, ne pleure donc pas. Ce démon en habits d'homme ne peut que nous tuer, au pis aller !... En voilà assez !... Qu'ils viennent ! Bon Dieu, tu sauras mieux que nous ce que nous allons faire maintenant et tu n'as qu'à soigner pour nous ! Allons, Toinon ! quand la cruche est pleine elle déborde ! qui sait si tout ne va pas changer maintenant !

Et, prenant l'enfant dans ses bras, il poursuivit :

— Viens ici, mon cher petit !... Viens ici mon petit Charlot ! C'est aujourd'hui ton jour de baptême ; cela peut compter, pas vrai ? Mais où pourrons nous recevoir ton parrain, cela, je n'en sais rien !

L'homme était vraiment ému, mais il tâchait d'animer un peu sa femme.

On trouverait bien quelque part un abri ! Il y avait assez de bonnes gens sur terre !

Quand Jean vit revenir vers midi ses trois enfants ; quand il les entendit demander joyeusement si l'étranger n'était pas encore venu, et si on allait bientôt servir l'hydromel, et le jambon, et les œufs, et le pain blanc, il se sentit profondément touché et il dut se mettre à chanter bien haut et se retourner pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux.

Les enfants remarquèrent pourtant bien vite que leurs parents avaient du chagrin ; ils n'osèrent plus rien demander et à table le plat de soupe resta pour ainsi dire indemne.

Inutile de décrire la situation où se trouvait le malheureux faiseur de balais.

Il savait que Signor Contreras tiendrait parole.

Il ne devait plus s'écouler que quelques heures, avant d'être forcé à abandonner la cabane.

Il se promena à l'entour et en explora les moindres recoins.

A l'écurie il alla dire quelques mots à son unique vache, à sa chèvre et à son cochon.

— Où vais-je rester avec vous, mes gars, dit-il. Si je puis seulement vous garder !

Son petit verger où mûrissaient les fruits ; son champ où le blé et les betteraves s'annonçaient bien ; ses choux, ses navets et ses pois, son champ de trèfle et une petite prairie, tout cela lui semblait si beau, cela lui tenait tant au cœur.

Mais qu'était-ce que tout cela, comparé à ses enfants et à sa malheureuse femme !

Où irait-il avec eux ?

A d'autres moments il se remettait à espérer.

Peut-être Contreras était-il mal disposé ce matin là.

Il n'oserait pas accomplir pareille injustice !

Ce n'était peut-être qu'une menace en l'air !

Au loin, il sonnèrent trois heures au clocher du village.

— Dans une heure, se dit le paysan, notre Charlot devait être baptisé. Mais cela s'annonce bien. Le parrain doit encore venir ! Je n'ai pas même pensé à la marraine. Et si j'aurai un jour, je l'ignore encore !... Mon chère Jean, tiens toi la tête à deux mains, ou tu vas la perdre !

Le pauvre homme s'en retourna vers la cabane, quand il vit accourir son garçonnet de onze ans, qui pleurait à chaudes larmes.

— Père... père ! cria le garçonnet.

— Qu'y a-t-il, Jeannot ?

— Le... le... garde-chasse de... l'Espagnol... !

— Bien, petit ! dit Jean aussi calmement que possible.

— Oh ! petit père !... sanglotta le petit.



JEANNOT.

- Ne pleures pas comme ça.
- Il va nous faire du mal, petit père !
- Pourquoi crois-tu cela ?
- Mère pleure si fort !

— Nous irons demeurer autre part, Jeannot, où les gens ont meilleur cœur qu'ici. Sèche tes pleurs.

Le faiseur de balais rentra chez lui en se disant : « Restons calme mon garçon. Restons calme, pensons que nous avons femme et enfants. »

Le garde-chasse était assis dans la cabane.

C'était un individu de taille moyenne, mais d'une force peu commune.

Son visage couleur de brique et ses yeux bouffis ne lui donnent rien de bien agréable.

Le front était bas et fuyant et était couvert à moitié de court cheveux roux

- Tu sais pourquoi je viens, hein ? dit-il rudement au fermier.
- Non, répliqua celui-ci.
- Il me semble que tu as eu ce matin même la visite de notre maître vénéré.

- En effet, Signor Contreras est venu ici.
- Tu te souviens de ce qu'il t'a dit ?
- Oui.
- Eh bien ?
- Que voulez-vous de nous ?
- L'argent est-il là ? demanda brutalement le garde-chasse.
- Pour le loyer ?
- Oui.
- J'ai déjà dit que je ne pouvais pas payer.
- Tu n'as donc pas l'argent ?
- Non !
- Alors, tu sais ce qui te reste à faire !

Jeannot le savait bien, mais l'émotion lui coupait la parole.

- Ne le sais-tu pas ? dit le brutal individu.
- J'espère que l'on aura pitié de nous.
- Pas de blagues. Il faut payer ou...
- Ou ?

— Ou filer !

— C'est donc bien vrai ? soupira-t-il ?
 — Tu vas le voir à l'instant. Commence par porter dehors ce que tu veux emporter, et plus vite que ça.

— Je dois donc partir aujourd'hui encore ! soupira le malheureux faiseur de balais. Et ma pauvre femme ?

— Je ne puis me mêler de cela. J'ai des ordres et je dois les exécuter.

— Et où irions-nous ?

— Je m'en moque !... Au plus tu parles, au plus tu auras de peine à trouver un abri avant la tombée de la nuit. Tu peux emporter tes ustensiles de ménage ; ta femme et tes enfants aussi... mais le bétail est saisi, et ne bougera pas d'ici !

Le fermier semblait pétrifié.

Les trois enfants l'entouraient en pleurant et en criant :

— Petit père ! petit père chéri !

La mère était assise, pâle comme une morte dans le lit, les yeux rougis par les larmes.

Elle retrouvait des forces nouvelles, un courage surhumain en cette pénible situation.

— Sois courageux, Jean ! dit-elle.

Nous partirons !

— Pauvre chère femme, dit le faiseur de balais. Qu'arrivera-t-il de toi ?... Toinon, tu sais bien que je n'en puis rien, n'est-ce pas ?... Mais on te fera mourir !...

Et se tournant vers le garde :

— Vous avez vous-même une femme, lui dit-il. Dieu vous préserve d'un pareil sort ; mais puis-je laisser aller ainsi ma femme ? Ce serait causer sa mort ! Vous pouvez tout saisir, tout garder !... Mais laissez-nous ici !

— Je n'ai rien à dire, répondit le garde-chasse avec sang-froid, je dois exécuter les ordres que l'on me donne... la maison doit être évacuée.



SIGNOR CONTRERAS.

— Je t'accompagne, Jean, dit la femme. Je me sens forte ; cela ira même mieux que tu ne penses !

Les cris des enfants avaient fait s'arrêter une femme qui passait devant la cabane.

— Qu'arrive-t-il donc, Jean ? demanda la femme en poussant la tête par la porte.

— Ah ! c'est toi, Gertrude ! répondit le faiseur de balais.

— Pourquoi pleurez-vous tous ici ? Qu'y a-t-il ici ?... Qu'y a-t-il donc, Toinon ? pour suivit-elle en s'approchant de la couche. Tu ne pense pas te lever, ma fille.

— Nous devons partir, voisine, répondit la malheureuse mère. On nous chasse !

La femme pouvait être considérée comme voisine, quoique sa maison fut située à un quart d'heure de marche, puisqu'il n'y avait aucune habitation plus rapprochée.

Quand elle entendit ces mots : « On nous chasse », elle planta les deux poings sur les hanches.

— On vous chasse ! Qui donc ose faire cela ? Des personnes aussi honnêtes et aussi actives que vous ! Et dans un pareil état, Toinon !... qui donc ose faire cela ?

— Signor Contreras ! répondit le faiseur de balais.

Ce nom fit une singulière impression sur Gertrude Lambin — c'était son nom.

Son visage exprimait tout à la fois l'indignation et la crainte.

Elle semblait se contenir et ferma la bouche.

Le garde-chasse se promenait de long en large dans la chambre, la mine autoritaire.

— Avez-vous fini votre bavardage ! leur lança-t-il. Tâchez de vous hâter un peu, il est près de quatre heures !

Gertrude Lambin, qui avait réfléchi un instant, prit alors la parole.

— Venez tous chez moi, dit-il. Ma petite ferme n'est pas très spacieuse, mais il y a pourtant de la place pour vous tous.

Jean et sa femme sentirent des larmes leur monter aux yeux et prirent les mains de la bonne femme entre les leurs.

Mais elle se déroba à ces témoignages de gratitude et, se tournant vers les enfants :



— Ne pleurez plus, mes petits, vous pourrez jouer ce soir avec notre chien, le grand Turc, et à la cave nous avons un plein panier de cerises. Le garde-chasse ricanna.

— Maintenant que vous avez trouvé une folle pour prendre sur son dos toute votre boutique, dit-il à Jean, vous pourrez partir bientôt d'ici. Ou attendez vous que l'on vienne vous chercher en carrosse ?

Le faiseur de balais allait lui répondre, mais la bonne Gertrude le prit par la main.

— Laisse ce bandit en paix, lui murmura-t-elle à l'oreille. Cela lui coûtera cher de se moquer du malheur d'autrui.

A ce moment la cloche de l'église sonna quatre heures.

— C'est d'autant mieux que l'étranger de cette nuit n'est pas arrivé, dit Jean. Il nous aurait trouvés en un bel état.

Au même instant des fanfares éclatèrent au loin...

— Qu'est-celà ? cria le garde-chasse tout étonné en s'élançant dehors.

A peine arrivé sur la grand' route il s'écria :

— Que signifie tout celà ?... Tout ce monde !... Quoi ?... des cavaliers !... des gentilshommes !... C'est sans doute une visite pour mon maître, le Signor Contreras.

Les enfants s'étaient aussi précipités dehors.

— Viens donc voir, père !... Viens voir, Gertrude !... jubilèrent-ils, ne se souvenant déjà plus de leur chagrin, en présence de ce spectacle nouveau.

Le fermier et sa voisine sortirent également en courant.

— C'est... c'est... l'empereur lui-même ! cria le garde-chasse.

— L'empereur !... balbutia le faiseur de balais. Charles-Quint !

— Oui.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda-t-il. Ils sont encore trop éloignés pour distinguer quel qu'un.

— Je le vois au pennon impérial qu'un page porte devant le cortège.

— Etes-vous bien sûr ? demanda Jean.

— Très sûr !

— Eh bien, alors moi, Jean, le petit fermier, je parlerai à l'empereur et je lui demanderai justice. Vive Charles-Quint, mes enfants ! C'est Dieu qui nous l'envoît !

— Si tu oses adresser la parole à l'empereur, je te fend la tête ! vociféra le garde-chasse,

— Vous n'oseriez pas faire cela, l'empereur vous ferait pendre !... Je lui parlerai ! Je parlerai à l'empereur ! Vive Charles-Quint !

Et tandis que les enfants répétaient l'exclamation de leur père, le cortège impérial s'avancait lentement et majestueusement, le long de la large chaussée, au son des trompettes et au bruit des fanfares.

Ce jour là, une animation fébrile régnait au palais de Bruxelles.

La veille, à l'aube, l'empereur était sorti seul, sans escorte, sans même être accompagné d'un seul page.

Personne ne savait où il allait, mais comme l'empereur portait les vêtements d'un simple gentilhomme, on supposait qu'il avait entrepris un tour à cheval dans la forêt de Soignes, et qu'il rentrerait avant le déjeuner.

A dix heures les divers ministres s'étaient présentés pour être reçus par l'empereur.

Des envoyés spéciaux étaient également arrivés d'Allemagne et d'Espagne, qui — on le supposait — étaient porteurs de nouvelles de la plus grande importance. La situation politique était très tendue à ce moment par les menées révolutionnaires des Castillans et des Aragonnais et par l'agitation provoquée par les projets de réforme du moine Augustin Martin Luther.

Des délégués de Zélande et de Flandre avaient fait antichambre, mais l'empereur n'était pas rentré.

Vers le soir l'inquiétude avait pris les courtisans : et la nuit se passa sans que l'on reçut des nouvelles du jeune prince, de sorte que l'anxiété fut portée à son comble.

Nous allons rappeler rapidement au lecteur comment Charles sut réunir tant de couronnes sur sa tête, qu'à vingt ans il était le prince le plus puissant qui eut régné sur l'Europe depuis Charlemagne.

Ce fut une nouvelle réjouissante pour tous les habitants des Pays-Bas quand le bruit se répandit que l'épouse de l'archiduc Philippe-le-beau (1) avait accouché d'un fils, le 24 février 1500, à Gand.

Ce fils reçut le nom de Charles.

Philippe-le-beau, père de Charles-Quint, était fils de l'empereur Maximilien d'Autriche et avait reçu de celui-ci, à 16 ans, la régence des Pays-bas.

Ceci se passait en 1493.

Trois années plus tard, en 1496, Philippe le beau épousa Jeanne, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, de sorte que par ce mariage la couronne d'Espagne revint à notre prince.

Mais Philippe avait fait enfermer son épouse Jeanne comme folle. Quelques historiens prétendent que ce n'était là qu'un prétexte pour se débarrasser d'elle.

En septembre 1506, Philippe, échauffé par le jeu de paume, eut l'imprudence de prendre une boisson glacée. Il s'attira par là un accès de fièvre chaude et mourut à Burgos à l'âge de 28 ans.

(1) Ne pas confondre avec le roi de France Philippe-le-bel.

Charles, le héros de notre livre, était donc orphelin à l'âge de six ans, puisque sa mère était enfermée comme folle. Charles était fils aîné et hérita la couronne des Pays-bas, mais resta, comme il était logique d'ailleurs, sous la tutelle de son grand-père Maximilien.

Celui-ci confia l'éducation de son petit fils à deux hommes célèbres, notamment à Guillaume de Croi, seigneur de Chièvres, et à Adrien d'Utrecht, qui, plus tard, grâce à son élève, quand celui-ci s'appela Charles-Quint, fut élevé à la dignité de pape (1) sous le nom d'Adrien VI. C'est le seul Belge qui ait jamais occupé la chaise de Saint Pierre.

Maximilien donna la régence des Pays-bas à sa fille Marguerite, une princesse éclairée et charmante, qui mit tout en œuvre pour conserver la paix dans nos contrées, et à qui notre peuple reconnaissant éleva une statue, qui orne maintenant la Grand' Place de Malines. (2) Charles fut déclaré majeur en 1515 et reçut les Pays-bas.

La même année, Louis XII, roi de France, mourut, et là aussi un prince d'une vingtaine d'années, François I, (3) monta sur le trône.

Ce fut une préoccupation angoissée qui frappa les peuples, en voyant de si jeunes princes appelés à décider du sort de l'Europe.

L'entreraient-ils pas en compétition pour assumer la domination de l'Occident, et des guerres sanglantes n'en résulteraient-elles pas ?

Nous verrons plus loin que ce souci n'était que trop fondé.

Le grand-père maternel de Charles avait continué à régner sur l'Espagne, après la mort de son beau-fils Philippe. Il mourut en 1518. Charles alla en Espagne et y fut couronné roi, et hérita également les Deux-Siciles.

Bientôt il put nourrir des espérances pour obtenir une couronne encore plus brillante.

Le 12 janvier 1529, l'empereur Maximilien mourut à Vienne.

Lui aussi, comme son fils, mourut à la suite d'un refroidissement subit, ayant mangé des melons froids comme glace, en revenant tout en sueur d'une chasse à courre.

Il fallait donc nommer un nouvel empereur, et Charles et François I se mirent sur les rangs pour être choisis par les Electeurs.

(1) Adrien VI, pape, 1522-1523.

(2) La régente Marguerite mourut à Malines, au 1 décembre 1530.

(3) François I naquit en 1494.

Ce fut Charles qui réunit les voix de la majorité et il fut couronné le 22 octobre 1520 à Aix-la-Chapelle, tandis qu'il recevait du pape le titre de roi des Romains.

Depuis ce jour, il s'appela CHARLES-QUINT.

Mais cet éclat extraordinaire fut immédiatement terni par de grandes difficultés.

Une révolte éclata en Espagne : on veut renverser le prince flamand. En Allemagne, la réforme naît et Luther attaque dans ses prédications l'Empereur et le pape.

C'est dans de pareilles circonstances que l'Empereur a disparu.

Le lecteur comprendra maintenant pourquoi la cour était si inquiète de cette absence inexplicable.

.

Il est déjà deux heures du matin.

Deux des principaux gentilshommes des Pays-bas, amis et conseillers de Charles-Quint, le vieux sire de Chièvres et le gentilhomme flamand Charles de Lannoy, se promènent de long en large dans la salle du conseil.

— Je crains un malheur, dit le duc.

— Ce n'est la première fois que l'Empereur ne rentre pas, répliqua de Lannoy.

— Mais c'est la première fois qu'il n'a averti personne.

— Pourtant je suis persuadé que votre crainte n'a pas de fondement.

— Pourquoi cela, chevalier ?

Celui-ci ne répondit pas immédiatement.

La discrétion est partout une grande vertu, mais à la cour c'est une nécessité, si l'on veut y conserver son rang, ses biens et sa vie.

Un mot imprudent peut vous faire perdre le tout.

— L'Empereur est jeune, duc, et vous savez qu'il aime les aventures.

Chièvres fronça les sourcils.

— Tant pis ! grommela-t-il.

— Sa Majesté est suffisamment active et les affaires de l'Etat n'en souffrent pas.

— Il y a assez de princes en Europe qui auraient intérêt à voir disparaître l'Empereur.

— Cela est vrai.

— L'Empereur ne devrait jamais sortir sans une forte escorte ; à raison de plus il ne devrait jamais sortir seul et pour ainsi dire sans armes.

— Sa Majesté a une bonne cuirasse, duc.

— Une cuirasse ! Sa Majesté a quitté le palais en léger pourpoint de velours !

Le chevalier sourit.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, dit-il. La bonne cuirasse dont je parle est l'amour du peuple, qui protège son impérial compatriote.

Chièvres secoua la tête.

— Vous raisonnez comme une tête légère.

Et il poursuivit avec feu :

— Ou ne connaissez-vous pas la situation dans laquelle se trouve Sa Majesté ? Pensez-vous que François I puisse se consoler d'être évincé pour la couronne impériale ? Supposez qu'il aurait des scrupules à envoyer quelques assassins soudoyés à Bruxelles, pour attaquer et tuer traitreusement Sa Majesté ? Alors il pourrait se faire couronner roi des Romains. Et les Electeurs, qui se rangent de plus en plus du côté du moine défroqué, reculeraient-ils pour écarter l'homme qui dérange leurs plans ? Oubliez-vous que l'Espagne hait son roi parce qu'il est flamand de cœur et d'esprit et parce qu'il octroie à ses compatriotes toutes les places d'honneur ? Avez-vous confiance en Henri VIII d'Angleterre, quoique sa fille Marie soit fiancée à notre prince ? Non, de Lannoy, je ne suis pas tranquille. Dieu sait si notre Empereur n'est pas étendu, percé de coups, dans quelque fourré de la forêt de Soignes ? Et que serait-ce alors ? Je n'ose y penser : toute l'Europe serait mise à feu et à sang, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest

Le vieux duc se passa la main sur le front, où perlaient des gouttes de sueur.

Il se promenait anxieusement de long en large.

Le chevalier de Lannoy au contraire semblait beaucoup moins préoccupé.

Il connaissait le jeune prince et supposait bien que l'une ou l'autre aventure imprévue l'avait retenu, et sans doute, pensait-il, l'amour n'était pas étranger à l'affaire.

Il ne fit pourtant pas part de ses suppositions à son compagnon d'attente.

— de Lannoy ! reprit le vieillard.

— Duc.

— Le jour commence déjà à poindre.

— Oui, je crois que la journée sera belle.

Cette calme réponse du chevalier excita encore plus le duc de Chièvres.

Il devait exprimer son inquiétude et il poursuivit :

— Il s'agit de prendre des mesures.

— A quel effet, duc ?

— A quel effet ?... A quel effet !... A l'effet de retrouver Sa Majesté.

— L'Empereur reviendra bien dans la matinée, duc !

— Cette absence inexplicable de votre prince vous laisse indifférente, chevalier, et ne semble pas vous enlever votre quiétude.

— Oh ! pas le moins du monde !... Je n'en puis plus de sommeil.

— Eh bien ! allez dormir ! Je remplirai seul le devoir qui incombe aux gentilshommes.

— Et qui consiste ?...

— A prendre les mesures nécessaires pour retrouver l'Empereur.

— En ce cas, vous le ferez sous votre seule responsabilité, duc.

Celui-ci leva la tête, toute étonné.

— Sous ma seule responsabilité, répondit-il. Mais pourquoi cette recommandation ?

— Parce que l'Empereur trouvera votre conduite indiscrete.

— Indiscrete ! dit Chièvres, ouvrant de grands yeux pleins d'étonnement.

— Evidemment.

— Et pourquoi ?

— Mais si l'Empereur a quitté le palais sans escorte et sans faire part à qui que ce soit de ses intentions, c'est bien la preuve qu'il veut laisser ignorer son excursion.

— Vous oubliez, chevalier, qu'un malheur peut être aussi une supposition plausible et, hélas ! je crains fort que nous ne l'éprouvions bientôt.

Il faisait grand jour maintenant.

Les domestiques du palais et les soldats de la garde s'étaient rassemblés et là aussi se tenaient des conversations à voix basse, au sujet de l'absence de l'empereur.

De temps en temps, ils voyaient apparaître à l'une des fenêtres du palais la figure du duc de Chièvres, et l'inquiétude qui s'y peignait ne faisait qu'accroître l'anxiété générale.

On émettait mille suppositions.

Un des laquais racontait même que l'empereur avait été trouvé assassiné, dans un fourré, au bord de la route.

A cet instant une voix cria soudainement :

« Voilà l'Empereur ! »

C'était une des sentinelles avancées chargées d'annoncer l'arrivée du prince.

Ce cri fit s'éparpiller comme un vol de perdreaux les nombreux domestiques.

On ouvrit vivement les portes et l'Empereur entra dans la cour, au galop de son cheval.

Le duc de Chièvres courut à sa rencontre aussi vite que ses jambes raidies par l'âge le lui permettaient.

— Oh, Majesté ! Que nous sommes heureux de vous revoir ! Vous nous avez fait passer une bien mauvaise nuit !

L'Empereur sourit.

— Et les affaires d'état ? demanda-t-il. Y a-t-il du nouveau ?

— Oui, Sire, mais il faudra d'abord aller vous reposer.

— J'ai eu une excellente nuit, jamais je n'ai mieux dormi. Mais c'est vous qui êtes fatigué. Je veux que vous alliez vous coucher.

— Puis-je d'abord prendre les ordres de Votre Majesté ?

— Ils seront brefs. Je désire que toute ma suite soit prête à partir cette après-midi.

Le duc s'inclina.

— Vous m'accompagnez, duc ?

— Je suis heureux et honoré chaque fois que Votre Majesté me permet de l'accompagner.

— En ce cas, vous verrez où j'ai passé une si bonne nuit.

Il était environ trois heures et demie. Un cortège magnifique de chevaliers et de gentilshommes galoppait le long de la chaussée de Bruxelles à Nivelles, enveloppé d'un nuage de poussière soulevé par le pas des chevaux.

En tête trottait un porte-étendard avec le pennon de l'Empereur.

Le prince lui-même se trouvait au centre du groupe des cavaliers.

Entre les arbres, l'on pouvait voir maintenant un petit clocher, qui s'élevait au-dessus d'un groupe de toits, dont les tuiles rouges se détachaient sur la feuillée.

— L'un de vous connaît-il ce village, Messires ? demanda l'Empereur.

— C'est peut-être Braine-l'Alleud, Sire ? dit de Lannoy.

— Non, de Lannoy. Aucun de ces messieurs ne le sait-il ?

Aucun des gentilshommes de la suite ne put répondre.

— C'est pourtant là le but de notre voyage, Messires ! Ce but mystérieux, poursuivit le prince, que vous êtes tous si désireux de connaître. Depuis notre départ de Bruxelles, les lèvres vous brûlent de me demander ou nous allons. Eh bien, voilà le but de notre petite excursion.

— Ce n'est pas même un village, Sire, ce ne peut prétendre qu'au nom de hameau, dit Chièvres.

— Soit, duc, mais pourtant vous le verrez avec plaisir. Voulez-vous connaître son nom, Messires ?

— C'est Mont Saint-Jean !

— Ah ! dit un des gentilshommes, je connais un Espagnol qui y possède un château.

— En effet, chevalier, dit le prince. Et qui est-ce ?

— Signor Alonzo Contreras.

— Est-il de vos amis ? demanda l'Empereur.

— Non, Sire ! Les gentilshommes flamands et espagnols ne parlent pas la même langue.

Cette réponse ne désignait pas seulement la différence de langue, mais le chevalier voulait dire par là qu'ils différaient d'opinion en tout et ne pouvaient s'accorder en rien.

— Je vous félicite, chevalier, ! conclut l'Empereur.

On approchait de plus en plus le village.

Tous les habitants couraient de tous côtés par les champs, et se rangeait le long de la route pour voir défilier cette magnifique cavalcade.

Bientôt ces mots coururent de bouche en bouche :

— L'Empereur !.... C'est l'Empereur !....

On se rangeait respectueusement pour laisser passage au cortège, les hommes se découvrirent, mais aucun cri ne retentit et chaque visage présentait cet air grave qui est comme l'empreinte de la douleur.

Charles-Quint en était péniblement impressionné.
Son peuple ne l'aimait donc pas par ici ?
Partout on le recevait avec enthousiasme ; pourquoi les bouches se taisaient-elles ici, pourquoi n'y avait-il pas de sourire sur la lèvre, de joie dans les yeux ?

Aux premières maisons du village le signor Contreras, prévenu en hâte par un de ses domestiques, accourait au galop à la rencontre du prince. On lisait la morgue et l'orgueil cruel sur son visage. Il faisait sauter et se cabrer son cheval au risque d'écraser les femmes et les enfants, qui devaient se sauver dans le fossé à côté de la route.

— Place, canaille ! criait-il.
Une furtive lueur de colère et de mépris étincela dans les yeux de l'impérial jeune homme.
Mais il se contint.

Il demanda d'une voix calme à l'Espagnol :
— Comment se fait-il, Signor, que l'accueil qui m'est fait ici est si peu chaleureux, cela me laisse une impression désagréable, Signor.

— Que votre Majesté ne s'en attriste pas, dit Contreras. La canaille est tombée si bas, dans cette contrée ! Elle est stupide comme les bestiaux. Voyez comme ça nous regarde avec des yeux de vache, Majesté, ça peut être attelé à la charrue, mais sinon ça n'est bon à rien.

L'Empereur fronça les sourcils mais ne répondit pas.
Il fit signe à Contreras qu'il pouvait prendre place parmi les cavaliers qui le suivaient.
On traversait le village.

Aucun cri de « Vive l'Empereur » ne s'éleva, mais chacun salua gravement et poliment.
Charles était visiblement décontenancé.

Le curé du village vint souhaiter la bienvenue au prince.
— Je suis heureux de vous voir, monsieur le curé, dit Charles, j'ai tout juste besoin de vos bons offices.

— De mes bons offices, Sire ? demanda le pasteur, interloqué.
— Oui, vénérable abbé, et dans une heure je viendrai rendre visite à votre église.

Le brave homme répondit quelques mots, mais il ne savait pas bien ce qu'il disait.

L'Empereur dans son église !

L'Empereur qui allait avoir besoin de ses services !

— Qu'est-ce que cela signifiait donc ?

Le sacristain accourut et ils se mirent à délibérer sur ce qu'ils allaient faire.

Les quelques vieux tapis que possédait l'église furent déballés ; les bannières des processions déroulées et pendues aux bâtons ; les candélabres d'argent tirés de leur réduit et le plus bel ostensoire, brillant comme un soleil, fut exposé dans le tabernacle ouvert.

— L'Empereur dans mon église !... L'Empereur dans mon église !... murmurait continuellement le prêtre à part soi, et il jetait un regard mélancolique sur le pauvre temple, dépourvu de tant de choses indispensables.

Et que venait donc faire l'Empereur ?

Il ne pouvait résoudre cette énigme.

Entretiens Charles-Quint avait traversé le village.

— Où allons-nous ? avait déjà demandé souvent, à voix basse, Contreras à plusieurs gentilshommes de l'escorte.

Mais aucun n'avait pu lui fournir la réponse.

Au loin, le long de la chaussée, l'Espagnol pouvait déjà entrevoir la misérable maison où il avait jeté le désespoir, cette matinée.

Une crainte inexprimable le frappait au cœur, il avait le pressentiment qu'un orage allait éclater au-dessus de sa tête.

Il apercevait déjà son garde-chasse devant la hutte d'argile... On aurait donc, comme il l'avait ordonné, commencé à déménager.

Si le faiseur de balais approchait l'Empereur ! Non ! cela, il ne l'oserait pas ! D'ailleurs, le garde-chasse saurait bien l'en empêcher.

L'on n'était plus qu'à quelques pas de l'habitation de Jean....

Celui-ci se trouvait sur le pas de la porte... Ciel ! que fait-il ? Il s'avance dans la direction de l'Empereur !

Oui ! Jean voulait faire part à l'Empereur de l'injustice flagrante dont il était l'objet.

Le domestique avait vainement essayé de l'en empêcher.

Il courut jusqu'à l'Empereur.

Il était là, tout tremblant, la casquette à la main, n'osant pas regarder devant lui.

L'Empereur descendit de cheval. Immédiatement tous les cavaliers firent de même.

Jean était si interloqué qu'il n'était pas en état de prononcer une parole.

— Qu'y-a-t-il, mon ami Jean ? dit une voix, d'un ton encourageant. Ne sommes-nous donc plus camarades ?

En entendant celà, le faiseur de balais leva la tête...

Il regarda le prince les yeux écarquillés, pleins d'étonnement et de consternation... Il devint successivement rouge et pâle et bleu... il ouvrit la bouche, ses lèvres tremblaient fébrilement, mais il ne dit rien... Ses jambes s'entrechoquaient.

Enfin, au bout d'un effort surhumain, il murmura :

— L'Empereur.... vous étiez.... l'Empereur !....

Et il s'agenouilla dans la poussière, en répétant d'une voix tremblante :

— Vous étiez l'Empereur... Vous étiez l'Empereur...

Charles sourit et dit d'un ton dégagé :

— Debout, ami Jean, debout ! Je vous ai pourtant dit que vous pouviez m'attendre à quatre heures. Je viens pour être parrain. Je suis toujours à l'heure. Vous voyez, vous pouvez compter sur ma parole comme sur celle de l'empereur lui-même.

Et, se tournant vers les gentilshommes qui étaient rangés en cercle autour de lui, il poursuivit :

— Messieurs, c'est ici que j'ai passé la nuit écoulée. Jean, le faiseur de balais, m'a donné une hospitalité comme je n'en ai jamais rencontrée.

Et se tournant de nouveau vers le paysan, qui n'était pas encore revenu de son étonnement, il lui dit :

— Que veniez-vous me demander, mon ami ?

Dans le groupe des gentilshommes il y en avait un qui tremblait autant que le fermier : c'était l'orgueilleux Signor Contreras.

L'homme était pâle d'émotion et de crainte. Qu'allait-il se passer ?

Jean jeta un regard timide sur tous ces beaux messieurs et il remarqua parmi eux son féroce tyran.

Voilà son bourreau, qui voulait le jeter à la rue, à la tombée de la nuit, lui, sa femme malade et ses petits enfants !...

Et pourtant il ressentit un instant de pitié pour le monstre, en le voyant si pâle et si tremblant.

Contreras, pour imposer silence au faiseur de balais, ouvrit deux yeux pleins de colère et de menace ; ses regards signifiaient : « pas un mot ou je saurai te trouver ! »

Ceci fit dépasser la mesure.

Le fermier se décida à parler, non seulement pour lui, mais pour toute la population, qui était venue de tous côtés se rassembler là, silencieuse et étonnée, attendant pleine de curiosité ce spectacle.

— Que voulez-vous de moi, mon ami ? reprit Charles, d'un air descendant mais grave.

Les regards de Contreras avaient donné du courage à l'humble laboureur.

Il ne tremblait plus ; il pensait à sa femme, à ses enfants, aux villageois et c'est d'une voix ferme qu'il dit :

— Majesté, je venais vers vous la mort dans l'âme, je venais vous supplier de me faire rendre justice. Si vous n'étiez pas venu, Sire, on m'aurait chassé, avant une heure d'ici, de ma maison, avec mon nouveau-né, avec mes trois enfants. J'aurais dû errer sans abri, si une voisine compatissante ne m'avait offert de nous prendre chez elle.

— Et qui osait faire celà, mon ami ?

Jean fit un pas en avant et étendit le bras en désignant d'un doigt vengeur la trogne décolorée de l'Espagnol.

— Voilà ! c'est lui, Majesté !... Signor Contreras ! L'Empereur s'était retourné.

On pouvait lire l'indignation sur son visage.

Le cercle des gentilshommes s'élargit, comme si chacun reculait devant le courroux justifié de l'Empereur. Personne n'avait encore vu l'Empereur jeter des regards aussi sévères.

— Approchez, Signor Contreras, commanda-t-il.

L'Espagnol s'avança dans l'espace semi-circulaire laissé par les courtisans devant Charles.

— Vous entendez, Signor, de quelle terrible accusation on vous charge. Qu'avez-vous à ajouter à cela pour votre défense ?

Le misérable aurait dû tomber à genoux et demander grâce.

Que fit-il ?

— Ce rustre, Majesté, ment. C'est un paresseux et un vaurien. Il ne paie son fermage, est rétif, têtu et dangereux. Que votre Majesté ne lui accorde pas sa confiance et ne croie pas ses infâmes calomnies. C'est un vaurien et un ivrogne émérite.

Un sourd murmure courut dans les rangs de la foule.

L'Empereur fit un geste de la main, pour faire s'écarter les gentilshommes.

Alors il s'adressa au peuple :

— Mes loyaux sujets, dit-il, mes amis, vous avez entendu que Signor Contreras accuse un des habitants de votre village. Dit-il la vérité, ou son accusation contre Jean est-elle fausse ?

Tout le monde secoua la tête, comme un seul homme, mais personne ne dit mot.

On n'osait pas parler en présence de l'Empereur.

— Ne craignez rien, mes enfants, continua le jeune prince dont le visage rayonnait, comme s'il était éclairé du reflet de l'acte de haute justice qu'il posait.

Un vieillard s'avança.

— Majesté, dit-il, vous me permettez de parler parce que vous voulez connaître la vérité, parce que vous voulez faire justice. Vous êtes l'enfant chéri de Dieu, Majesté, et c'est lui qui vous envoie vers nous au moment où la misère atteignait le sommet. Je suis vieux, très vieux, Majesté, je connais tous les habitants du village.... Je les ai tous vus naître, mais le meilleur villageois que je connaisse, l'homme qui ne fit jamais de mal à personne, mais qui se montra toujours serviable envers chacun ; qui, malgré l'infortune et les malheurs et aussi malgré.... l'oppression, Majesté, resta toujours joyeux et de bonne humeur ; qui est un mari et un père modèle, qui est aimé, estimé et respecté par tout le monde, c'est Jean le faiseur de balais. Etes-vous tous de mon avis, les villageois ?

— Oui, oui ! entendit-on dire immédiatement en chœur.

— Cette canaille conspire, Majesté ! grommela l'Espagnol.

— Et cet homme, respectable vieillard, poursuivit l'Empereur en désignant Contreras, qu'en pensez-vous ?



Le vieillard se tut.

— Parlez, dit l'Empereur, il y va de votre devoir d'éclairer votre prince, qui est aussi votre père.

— J'aurais préféré me taire, Majesté, parce qu'il m'est pénible de devoir accuser quelqu'un, mais je le ferai pour assurer le bonheur de tous les villageois. Cet homme, Majesté, est notre maître et il nous ne nous rend pas heureux, non, à beaucoup près !

— Citez des noms et des faits, mon ami ! ordonna le prince.

— Oh Sire ! pas un de ceux que vous voyez ici qui n'ait pleuré des larmes amères par la faute de cet homme.

Le vieillard se retourna et regarda la foule, puis il poursuivit :

— Vous voyez là Jean Deshaies, Pierre Desfontaines, Jacques Merlureau..., là Georges Masson, Philippe Panais..., je les ai connus comme des

paysans aisés avant l'arrivée de Signor Contreras, à l'heure présente ce sont des miséreux, car le meilleur de leur terre, leurs plus belles têtes de bétail leur ont été pris et les derniers qu'ils avaient gagnés à la sueur de leur front leur furent extorqués. Voilà la mère Durand ; ses enfants doivent travailler chez Contreras, tandis qu'elle même se meurt de dnuement... Voici les enfants de Jacques Lermite, un homme actif et travailleur, qui fut chassé de sa ferme par Signor Contreras... Sa femme en est morte de chagrin et le père va travailler chaque jour à une lieu d'ici pour gagner une miserable croûte de pain pour ses enfants... Voilà Jean le faiseur de balais lui même !...

— Assez, assez ! interrompit Charles-Quint, c'est terrible !...

Son œil flamboya, la colère gonfla les veines de son front.

— Qu'avez-vous à répondre, Signor ? demanda-t-il et sa voix sembla dure comme l'airain, qui vous à donné le droit de perpétrer tant d'ignobles et punissables méfaits ? Au nom de ce qui ces sévices furent ils exercés ?

— En votre nom, Majesté ! répondit le vieillard.

— En mon nom ! en mon nom ! répéta le jeune prince tandis que deux larmes lui coulaient sur le visage, larmes de tristesse, mais aussi d'indignation et de colère.

Un moment de silence suivit.

— Messires ! voilà le plus grand crime de lèse-majesté, le plus infâme parjure envers son souverain : Perpétrer des forfaits en son nom ! Faire haïre et maudire ce nom par le peuple !

Et, désignant Contreras :

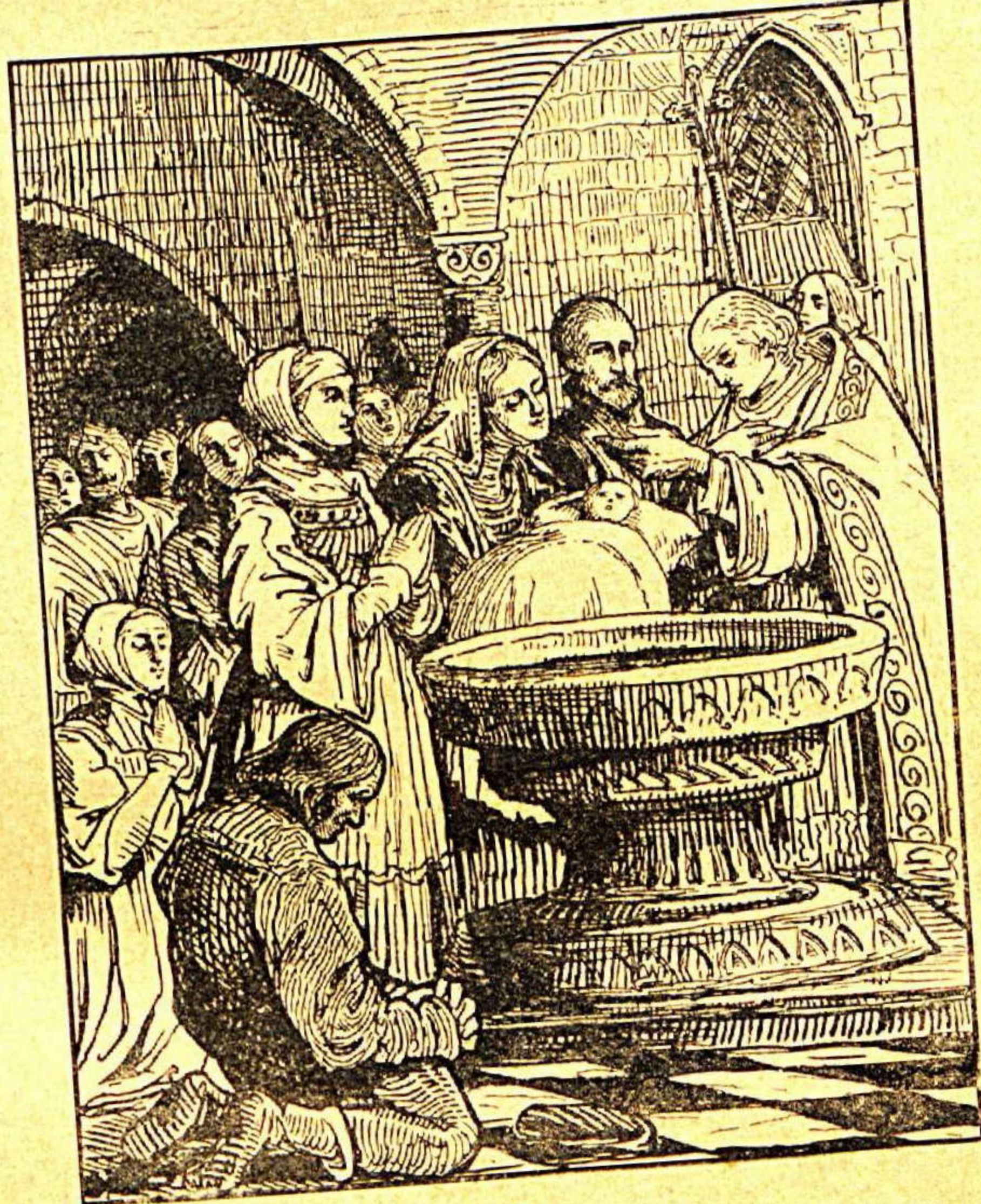
— Que l'on m'épargne la vue de ce monstre ! Qu'on le conduise garrôté à Bruxelles, la justice décidera de son sort.

Signor Contreras semblait foudroyé, anéanti. Deux hommes d'armes lui lièrent les mains sur le dos et, la tête baissée, il marcha à pied entre les deux cavaliers, jetant encore des regards furieux, de côté, comme une bête féroce.

Aucun cri ne s'éleva de la foule. Un calme imposant régnait.

L'orgueilleux tyran d'hier était emmené aujourd'hui, gardé comme un malfaiteur.

Le peuple avait vu tomber son oppresseur : il aurait pu jouir de son triomphe, mais un noble sentiment l'en empêcha : il ne voulait pas lâche-



ment accabler d'injures l'homme tombé quoi-qu'il lui ai fait pleurer tant de larmes de sang, quoiqu'il lui eut causé tant de malheurs et d'infortunes.

— La main de Dieu l'a frappé ! murmurait un vieillard.

Mais quand Signor Contreras eut disparu et que tout le monde eut la sensation que le règne de l'oppression était fini, que la main de fer ne pèserait pas plus longtemps sur le village, alors hommes et femmes éclatèrent en pleurs, pleurs de joie, cette fois ! On s'approchait de l'Empereur comme d'un père, on lui prenait les mains, on les baisait, on voulait toucher le bord de son manteau royal et les mères lui demandaient de bénir leurs enfants.

Le peuple avait conscience qu'un roi éclairé approche de la divinité. Il était difficile à Charles de maîtriser son émotion.

— Je vous remercie, mes enfants, dit-il, pour vos témoignages d'amour. Ce que je ferai pour vous n'est que ce qui est juste !... Mais aujourd'hui vous m'avez éclairé et fortifié ! La place d'un roi n'est pas derrière les murs de son palais, où personne ne peut l'approcher, mais bien au milieu de son peuple où il peut entendre les plaintes et rétablir la justice. Je veux vivre pour le bien-être de mes peuples.

Les gentilshommes belges étaient tous frappés vivement de ce spectacle impressionnant.

Ils se réjouissaient intérieurement de ce que l'Empereur avait pu constater par lui-même de quelle façon les Espagnols traitaient ses compatriotes.

Mais l'Empereur s'adressa de nouveau à Jean et lui dit d'un ton joyeux : — Allons, mon ami, oubliez maintenant ce que vous avez souffert, et allons chercher le petit pour le baptiser.

La bonne voisine Gertrude Lambin était déjà auprès de l'accouchée, qu'elle était allée prévenir bien vite pour lui apporter la bonne nouvelle et lui conter tout ce qui se passait d'invraisemblable sur la route.

La pauvre femme n'était pas de force à supporter de pareilles émotions. Elle tremblait comme la feuille.

— Alors, ce beau jeune homme qui a passé la nuit ici... murmurait-elle, c'était...

— Oui, c'était l'Empereur en personne, acheva la voisine.

— Et qui vient pour servir de parrain à votre dernier-né, ma bonne femme, dit l'Empereur, qui entra précisément dans l'habitation.

Il alla droit au berceau et prit le poupon dans ses bras. Celui-ci agrippa de ses petits poings le collier d'or où se balançait la *Toison d'or* et qui étincelait sur la poitrine de l'Empereur. L'enfant ouvrait de gentils petits yeux et sourit à son parrain.

— Il faut une marraine, continua le prince ; quand l'Empereur est parrain, il faut que la marraine soit de haute noblesse.

— Oh ! Majesté, dans toute la contrée il ne demeure pas une seule noble dame.

— Et où est la voisine, Jean, qui voulait vous procurer un abri ?

— Là ! dit le faiseur de balais humblement, en désignant Gertrude Lambin.

— Et bien, elle a le cœur haut placé et est de haute noblesse, elle sera marraine !

— Mais Dieu du ciel !... bon Dieu !... bon Dieu ! balbutia la bonne voisine en s'essuyant le visage, ruisselant de sueur, avec son tablier.

— Prends l'enfant, ma bonne femme, poursuivit le prince, car monsieur l'abbé nous attend.

— Mais... mais... Monsieur le Roi... Monsieur l'Empereur !... bon Dieu du ciel !... Viens, mon petit mignon... mon petit agneau !.. Fais donc risette, mon petit ange !... L'Empereur parrain et moi la marraine ! Bon Dieu du ciel !... Sainte Gertrude !...

Jean le faiseur de balais et Gertrude Lambin durent prendre place dans le carrosse d'apparat qui avait suivi le cortège impérial à distance.

Charles et les gentilshommes remontèrent à cheval et se dirigèrent vers le village.

Maintenant l'aspect de la foule était tout autre. Le peuple courrait le long de la chaussée ; et sur les champs s'élevaient les acclamations mille fois répétées de :

— Vive l'Empereur ! Vive Charles-Quint ! Longue vie à notre père, à notre bon prince !

Tout le village était déjà décoré d'arcs de triomphe rustiques et de drapeaux !

Devant le seuil de chaque habitation se tenaient des femmes qui pleuraient de joie, des mères qui étendaient les mains vers le prince.

— Voyez ! dit Charles-Quint à ses chevaliers, voyez, ce que de mauvais administrateurs sont pour un prince. Tout à l'heure, lors de mon passage, tout le village était morne comme un cimetière ; maintenant tout chante et résonne de cris joyeux comme la forêt au matin d'été ; mon cœur souffrait d'une froideur et d'une indifférence qui frisaient l'outrage. Le peuple avait raison. N'était-ce pas en mon nom qu'il était opprimé ? Maintenant il sait que je suis animé des meilleures intentions à son égard... Je n'ai fait qu'éloigner un misérable, et voilà que mon bon peuple m'accueille avec enthousiasme ! Quelle leçon ! Quelle leçon pour nous tous, Messires !

Combien frappantes étaient ces paroles !

Combien de princes n'ont pas été haïs par le peuple parce que ceux qui l'administraient en son nom abusaient de leur pouvoir.

Arrivés à l'église, l'Empereur et sa suite mirent pied à terre.

Le curé vint les saluer à l'entrée.

Il avait mis ses plus beaux habits sacerdotaux mais il se demandait sans cesse « Qu'est ce que l'Empereur peut bien venir faire ici ? »

Mais il cru être devenu subitement fou, qu'il était le jouet d'un mauvais esprit quand il apprit que l'Empereur venait pour être le parrain du fils du faiseur de balais.

Le sacristain dut lui répéter que ce n'était pas un rêve, qu'il en était bien ainsi.

Gertrude Lambin tint le nouveau-né au-dessus des fonts baptismaux. Il reçut le nom de Charles.

Charles serait le précurseur d'une ère de bonheur pour tout le village.

Après la cérémonie, avant de quitter l'église, Charles-Quint fit le tour de celle-ci.

Il trébucha tout à coup.

Son pied s'était engagé dans un des nombreux trous qui baillaient dans le tapis.

Tout décontenancé, le curé accourut, et balbutia des excuses.

— Votre église ne m'a pas l'air de regorger de richesses, Monsieur le curé ? Il faut qu'il y ait plus de luxe, là où fut baptisé mon filleul. Chièvres, vous ferez le nécessaire, n'est ce pas ?

Le duc s'inclina. Le curé resplendissait de bonheur.

Tous les habitants du village s'étaient rassemblés devant l'église.

Une acclamation sortit de toutes les bouches :

— Longue vie à l'Empereur ! Vive notre bon père !

Le prince parla un certain temps au duc de Chièvres, puis il prit gracieusement congé de chacun et embrassa son filleul avant de partir. Puis il sauta à cheval et, entouré du magnifique cortège de ses courtisans, il prit le chemin de Bruxelles au milieu de l'animation de la foule.

Un gentilhomme de sa suite, le duc de Chièvres, était resté au village. Il assembla les principaux habitants.

— Voici, dit-il, ce que l'Empereur a laissé ici pour son filleul :

« Le laboureur Jean est nommé mayer du village.

« Comme l'Empereur désire que son filleul ait une demeure digne de lui, Sa Majesté octroie au laboureur Jean le château, habité jusqu'ici

« par Signor Contreras, dont tous les biens sont déclarés confisqués à la couronne.

« Le nouveau mayer procédera à une répartition équitable de tous

« les biens immobiliers de la commune. Tous ceux qui auront été dépossédés
« par Contreras rentreront dans leurs biens.

« Au surplus, les habitants de Mont Saint-Jean seront exemptés
« pendant vingt-cinq ans de toute contribution ; les jeunes gens ne sont
« pas forcés de servir à l'armée.

« Tout habitant est homme libre. »

On comprend quel enthousiasme accueillit cette charte.

A aucune ville du monde entier ne furent jamais octroyés tant de privilèges.

Pour le faiseur de balais Chièvres avait touché au surplus une véritable fortune. Gertrude Lambin fut également bien récompensée, tandis que le vieillard, qui avait pris la parole pour défendre le laboureur calomnié, toucha une belle pension jusqu'à la fin de sa vie.

Le curé vit affluer dans son église des tapis précieux, des tableaux, un orgue magnifique, un nouvel autel et des étoles et chasubles en drap d'or.

L'homme n'avait encore jamais été aussi heureux.

Il y a cent ans, on pouvait encore admirer beaucoup de ces objets, avant que les armées républicaines Françaises ne vinsent mettre le pays à feu et à sang, en emportant toutes les choses de prix.

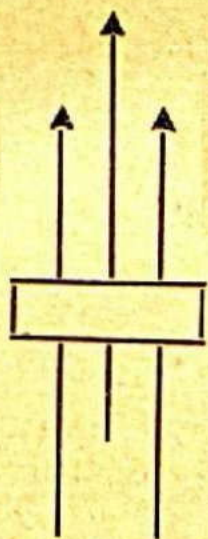
Oui, le petit Charlot fut le précurseur d'une ère de prospérité pour le village. Sa fortune semblait avoir mis sa corne d'abondance dans ses petites mains, qui avaient déversé le contenu sur le hameau ! Charlot fut dorénavant aimé et respecté comme le roi du village, tandis que son père qui, malgré qu'il habitât un château, se faisait encore toujours appeler Jeannot, administrait le village en sagesse et en équité, à la satisfaction de tous.



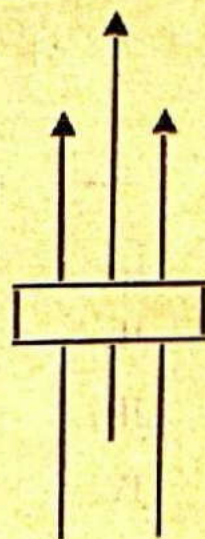
Les Facéties de Charles-Quint



LES FACÉTIES



de



CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers

